

ENTRE LES DEUX GUERRES MONDIALES, POUR LE TOURISME ET LES PALACES, RIEN NE SERA PLUS COMME AVANT À MENTON

Jean-Claude Volpi

On peut supposer que cette époque d'après-guerre était redevenue idyllique pour tout le monde et porteuse d'espoirs nouveaux. Pour les employés d'hôtels, tout n'était pas si rose. Ils continuaient à vivre en décalé par rapport à la cité puisqu'eux-mêmes travaillaient quand les autres festoyaient. Leur temps de travail était bien supérieur à 12/13 heures par jour. Pour le personnel d'accompagnement des familles fortunées, cela n'était pas facile. Il logeait dans les étages supérieurs, les chambres mansardées ou bien les annexes. Bien souvent, ces employés étaient corvéables à merci. Et il ne fallait pas tomber malade ou enceinte. Après cet immense événement que vient de traverser l'Europe. Menton doit se redresser, et remettre en état les hôtels qui ont tant souffert de ces années de guerre. Les hôteliers vont s'endetter pour trouver le financement nécessaire. Mais n'est-ce pas déjà la fin d'un monde?... même si chacun veut renouer avec la Belle Epoque.

• On reprend les bonnes habitudes et pourtant que de changement

Les composantes sociales ou nationales des diverses clientèles sont modifiées. Les clients allemands, autrichiens et russes ne sont plus là. Il en est de même de ce personnel hautement qualifié issu de certaines de ces nationalités. Du fait de l'inflation apparue fin 1914, les bourgeois, clients potentiels d'avant guerre, ne peuvent plus vivre de leurs rentes aussi aisément. Les hôtels, malgré les difficultés du moment reprennent leurs habitudes annuelles. Rien n'est remis en cause. Ils continuent à fermer l'été hormis quelques rares hôtels ouverts à l'année : « La saison commençait à la chute des feuilles (entre octobre et novembre) et s'achevait avec les arbres en fleurs (courant avril) ». Les hôteliers continuent à avoir un 2ème hôtel ailleurs pour passer l'été. Bien souvent, les employés changent de ville en même temps que de saison et, surtout, ils suivent le patron. Les diverses brigades de cuisines, de restauration, ou celle des étages restent ensemble. Comme avant guerre, cet « exode » de printemps vide la ville. Il ne reste plus alors que quelques commerçants, des artisans, des administratifs dont le nombre se limite au minimum pour la bonne marche de la cité.

Dans les salles de bals des grands hôtels, les nouvelles danses, fox trot, quickstep, charleston sont arrivées des États Unis en 1917 avec les boys américains, le tango argentin et le paso-doble espagnol complètent la panoplie des danses mondaines européennes d'avant-guerre. Dans la ville, le nombre de médecins est stable 21 (1901) contre 22 (aucun médecin allemand ou autrichien. La seule particularité de ces années 1920 est l'apparition de deux chirurgiens spécialisés dont le docteur Leblanc, médecin-chef de la Place de Menton qui s'est installé dans la première clinique chirurgicale qu'il a ouverte à Menton (Clinique Saint-George dans le Careï, face à l'actuelle gare des autobus). Les trains qui arrivaient du coeur de l'Allemagne ont été supprimés. En 1922, la Compagnie des Wagons-lits met en place « le Train Bleu », un train de luxe uniquement de première classe avec voiture-restaurant et voiture-bar entre Calais (correspondance avec l'Angleterre) et Vintimille via Paris, la vallée du Rhône et la Côte d'Azur.

• Nouvelle hôtellerie tournée vers la mer et le soleil

En 1924, un bout de plage inconnue lance la grande mode des bains de mer. Juan-les-Pins est née. Ce genre nouveau amuse les hôteliers mentonnais. Par contre, lorsque de 1926 à

1929, le complexe du Monte-Carlo Beach est aménagé par l'architecte Charles Lestrosne sur la commune de Roquebrune-Cap Martin pour le compte de la Société des Bains de Mer de Monte-Carlo, ils commencent à se poser des questions. A plusieurs titres, cet ensemble hôtelier est novateur et annonce les grandes orientations à venir. L'utilisation du béton armé en lieu et place des matériaux traditionnels, une construction très près du rivage, les meubles des chambres seront dorénavant, sobres, élégants, modernes, la présence d'une piscine et d'un restaurant avec des pergolas où il est possible de déjeuner en maillot court ou en pyjama de plage, cette mode vestimentaire qui vient d'être lancée....quelques courts de tennis à proximité. Les nouveaux architectes locaux auront pour nom Frédéric Orrigo, sis Palais Gléna, rue Guyau au lieu et place de l'ancienne étude de l'architecte Marsang, Antoine Gioan, L. Milon de Peillon sis 4 rue Dante à Nice, l'architecte monégasque Louis Jonquet. A part des extensions ou des surélévations, les commandes de l'hôtellerie sont réduites sur Menton. Certains de ces architectes deviennent les auxiliaires des directions de grands hôtels pour la maintenance du bâti. Ainsi M. Gioan pour l'Impérial, le Cap Martin Hôtel, la Société des Hôtels de Menton. Pour cela, il s'appuiera sur les entreprises suivantes : pour la décoration (stuc, plâtre, ciments et simili) les entreprises de M. Jean Vineix ou de M. Antoine Viale et fils, Villa « la Pomme » 34 av. des Alliés ; pour la décoration des intérieurs, Mongibello Frères et Palmaro, 21 rue Saint Michel ; pour les jardins, les Établissements horticoles « Regina » de Nice (M. Klein Gérard) ; pour le biseautage, l'argenterie et la taille des glaces, la miroiterie François Viglietti, sise 3 et 6 rue Guyau. Les hôtels s'équipent de dalles, pavés et tuiles en verre en complément des verres cathédrales, imprimés ou martelés.

Après la grande crise de 1929, les soldats américains vont revenir visiter les champs de batailles où ils ont combattu dans le Nord et l'Est de la France. Bien sûr, la saison idéale est l'été. Ils finissent leur périple par la Côte d'Azur. Monaco, Nice, Antibes et Cannes les reçoivent. A Menton peu nombreux seront les hôtels qui bénéficieront de cette manne. Dans les années 1930, la mer devient le décor principal. Tout doit être relié à la mer. Cette option forte est-elle comprise par nos hôteliers ?.....Comment imaginer que pour la gente féminine, à la blancheur diaphane toute britannique, qui se protégeait des faibles rayons du soleil hivernal les années précédentes, le nouveau canon de beauté, c'est la patine du bronze obtenue grâce à l'huile de Chaldée lancée par Jean Patou en 1927? C'est une vraie révolution. Dorénavant, la construction des hôtels n'est plus tournée vers celle de paquebots de luxe, ces barres d'immeubles aux façades évocatrices surmontées de clochetons et flanquées de jardins paradisiaques. A Menton, les nouveaux hôtels qui apparaissent sont de dimensions modestes. Les prix sont tirés vers le bas afin de s'adapter à la période traversée.

● Le lancement de la Fête du Citron

Le 2 août 1931, les propriétaires des grands hôtels de la Côte d'Azur se réunissent à Nice. La décision est prise. Dorénavant, ils resteront ouverts l'été. La période hivernale va devenir la basse saison avec quelques pics de fréquentations grâce aux efforts des municipalités successives et à l'organisation d'une nouvelle manifestation : la fête du Citron. En 1928, une exposition d'agrumes a pour cadre Le Riviera-Palace. A côté de Mme Lydia Cheurlot propriétaire du Riviera-palace, M. Liautaud, propriétaire de l'Hôtel Richelieu et secrétaire général du Comité des Fêtes et des Sports, et M. Albert Braun, jardinier suisse nouvellement établi à Menton, qui s'occupe de l'entretien des jardins de palaces mentonnais, élaborent une présentation de paniers et cornes d'abondance en osier peint en doré ou argenté. Le fruit-roi y est mis en valeur accompagné de son cortège d'agrumes, oranges douces ou amères, mandarines et cédrats. 1929, M. Braun est à nouveau sollicité par des notables très actifs et quelques hôteliers entrepreneurs. Ensemble, ils vont organiser ce même type d'exposition, place de la Mairie, afin de faire une promotion moins confidentielle qu'au

Riviera-Palace. C'est l'ébauche de la fête du Citron qui vient de naître. Devant le succès rencontré, un groupe de mentonnais s'érige en comité d'organisation à l'identique du Comité qui s'occupe du carnaval vieillissant. Il y a là, MM. Textas, Louis Moreno, François Férié (propriétaire de l'Hôtel des Pins), Chierico. Cette structure efficace va permettre à la fête du Citron, typiquement du terroir et inédite, de supplanter son prédécesseur carnaval qui sera supprimé dès 1934. Il est remplacé officiellement par la fête du Citron, les 28 février, 3 et 4 Mars 1935. Jusqu'à la guerre, elle permettra d'attirer un fort potentiel de clients dans les hôtels et les commerces de la ville au cours du mois de février. Chaque année, le comité et la municipalité feront preuve d'imagination pour apporter une nouveauté afin d'étoffer cette fête du Citron.

• A partir de 1930, l'effondrement

Dès 1930, les recettes annuelles chutent fortement avec une diminution de 77% pour l'Impérial (seul palace de catégorie Luxe) dont les recettes annuelles passent de 3.831.760 fr à 729.645 fr en 5 ans tandis que le prix des nuitées diminue de 30 % en passant de 100 fr à 70 fr alors que les charges ne font qu'augmenter. Les recettes des hôtels de 1ère et 2ème catégories (en tout 42 hôtels) s'effondrent passant de 33.849.207 fr. en 1930 à 9.179.497 fr. en 1934 et à 7.780.750 fr. en 1935. Le prix de la chambre des établissements de 1ère catégorie régresse de 69,76 fr en 1929/30 à 68 fr en 1930/31, 60,35 fr en 1931/32, 55 fr en 1932/33 et 52 fr en 1933/34 pour plafonner à 46 fr. en 1934/35. Il en est de même pour la 2ème catégorie dont le prix des chambres passe de 54,10 fr en 1929/30, à 53,54 fr en 1930/31 puis à 49 fr en 1931/32, 40,50 fr en 1932/33 et enfin 39 fr en 1933/34 avant de se stabiliser à 35 fr pour la saison 1934/1935. Les hôtels de 3ème catégorie (en tout 25 hôtels) suivent le mouvement avec un total des recettes annuelles qui passe de 8.057.706 fr. en 1930 à 4.576.714 fr. en 1934 et à 3.174.824 fr. en 1935, le prix de la nuitée reculant de 39 fr en 1929/1930 à successivement 40,17 fr (1930/31), 37 fr (1931/32), 35 fr (1932/33), 31 fr (1933/34) et enfin 29 fr (1934/1935).

Les nouvelles lois, notamment celle du 19 juillet 1933 dite loi Justin Godart, plus politiques qu'économiques sont inopportunes au regard de la profession. Dès le début des années 1930 jusqu'à la déclaration de la guerre, cette situation ne permettra pas de dégager des bénéfices, les dépenses n'étant pas compensées par les recettes correspondantes. Les emprunts effectués après la Première guerre mondiale pour remettre les hôtels en état sont une charge importante. Le confort des palaces dans un ciel idéal, l'ancien slogan, véritable réclame de Menton ne suffira plus. Les statistiques des années 1930 font ressortir que dans les palaces, pour 100 chambres, il fallait compter 50 employés en période creuse et 70 quand l'établissement était complet dont 10% en salle de restaurant et de 11% à 13% en cuisine. La proximité de l'Italie, l'établissement d'un dispositif défensif autour de Menton, et les revendications territoriales de Mussolini rendent cette période peu propice aux investisseurs. En 1936, vers les rivages azuréens, de nouvelles catégories de clients vont converger. Des familles en congés payés qui gèrent leur budget au plus près, des jeunes gens actifs aux corps de bronze, envahissent les plages. L'hôtellerie mentonnaise avec ses suites, ses restaurants gastronomiques, ses grands jardins à entretenir, son personnel stylé n'est pas prête à recevoir ces nouvelles clientèles estivales. Ce n'est pas son fonds de commerce traditionnel.

En 1937, la ville dispose encore d'un parc de 69 hôtels représentant 3840 chambres : 24 hôtels de luxe et de 1ère classe, dont 7 sont ouverts à l'année d'une capacité de 2403 chambres ; 17 hôtels de 2ème catégorie dont 12 ouverts à l'année (capacité : 897 chambres) ; 26 hôtels de 3ème catégorie dont 9 ouverts à l'année (capacité : 526 chambres) ; 2 non classés (capacité : 14 chambres). Parmi les fermetures définitives de l'année les hôtels National, Alex-Floralies, Bedford et Calais. A l'instar de Nice, Cannes et Monte Carlo, le Casino de

Menton va ouvrir 11 mois sur 12. De 1939 à 1945, l'hôtellerie mentonnaise va être à nouveau plongée dans une grande crise due aux convulsions européennes puis mondiales dont elle aura du mal à se remettre. De la trentaine de palaces¹, édifices d'exception d'avant-guerre, peu survivront après 1945.

Le film *Pension Mimosa* tourné à Menton, sera un précurseur sur la Côte d'Azur comme vecteur d'appoint pour garnir les hôtels et ajouter une plus-value pour l'image de la Riviera. En effet, le 18 janvier 1937 sort dans les salles françaises, ce film du réalisateur Jacques Feyder dont le jeune assistant est Marcel Carné. Le lieu de tournage : la Pension Mimosa, (actuel Hôtel Chambord) av. Boyer. Le scénario : Mme Noblet (Françoise Rosay), est l'épouse d'un croupier (André Alerne). Elle est la propriétaire d'une pension à Nice. Elle élève le fils d'un gangster, qui est en prison, et qui tourne mal lorsqu'il quitte ses parents adoptifs pour rejoindre la capitale. Parmi les autres acteurs, Paul Bernard, Lise Delamare, Paul Azais et une jeune débutante, Arletty, 3 ans avant le film qui la rendra célèbre aux côtés de Louis Jouvet « Hôtel du Nord » (1938) de Marcel Carné.

¹ mot d'origine latine employé par les anglais ; Il vient de *paladium* cette colline au sommet arrondi qui est la plus haute des 7 collines de Rome où l'empereur Auguste avait fait construire son Palazzo.